

Eugène Bastard et sa mission chez les Mahafalys (1899)

*entre la réalité
malgache
et le public
français*

Quatre-vingts ans après, nous subissons encore parfois le mythe de Bastard. En effet, à l'évocation du nom d'Eugène Bastard, la figure qui s'impose d'emblée au public des lecteurs et des chercheurs n'est point celle de n'importe quel voyageur en mal d'aventures ou d'exotisme, ni celle d'un colonial devenu occasionnellement écrivain, mais bien la haute figure d'un savant venu observer le pays et l'homme malgaches à l'aube de la Conquête.

Envoyé par le Muséum d'Histoire Naturelle de Paris et le Département de l'Instruction Publique, Bastard effectue en 1896 ses premières recherches paléontologiques dans le Boina : son ordre de mission le charge de faire une « exploration de l'île au point de vue des recherches d'histoire naturelle » (1). Ce voyage, « très fructueux » (2), est le prélude de beaucoup d'autres : en octobre de la même année, il explore la Basse Vallée du Mangoky et traverse la région du Fiherenana du nord au sud. Au début de 1897, il se retrouve chez les Bara Imamono. Ensuite, parti de la Baie de Saint-Augustin en août 1897, il arrive à Tamatave en février 1898, après avoir exploré l'île du

sud-ouest au nord-est. En 1899, il retourne dans le sud effectuer une mission, cette fois en pays mahafaly. Avant cette date, à laquelle est écrite la série *Mission chez les Mahafalys*, ses articles et leurs résumés ne paraissent, sauf exception (3), que dans des revues scientifiques : *Notes*, *Reconnaisances et Explorations* (4), *Comptes rendus des séances de la Société de Géographie* (5), *Bulletin du Muséum d'Histoire Naturelle*, *Revue Générale des Sciences*, *La Géographie*. C'est seulement à partir de 1900 que ses études, acquérant sans doute une nouvelle orientation, sont publiées dans la *Revue de Madagascar* (6) (6 bis). En effet, cette mission chez les Mahafalys marque le tournant de sa vie : de naturaliste, Bastard devient un « colonial », entrant dans l'administration coloniale en février 1900, avec le grade d'administrateur adjoint 2^e classe, chargé d'organiser le protectorat français chez les Bara Imamono.

Il en résulte que le contenu de son butin d'explorateur évolue d'un bout à l'autre de son périple, allant des ossements de dinosauriens, de l'*Uratelornis Chimaera* (7) et du Ma-

crotarsanys Bastardi (8) ... à la soumission de rois indigènes. Soldat colonial (9), il l'est devenu, bien que par la force des événements : « [...] Étant revenu à Madagascar pour y accomplir une deuxième mission sous les auspices du Muséum de Paris, écrit-il, je me rendis à Tananarive et sollicitais du gouverneur général l'autorisation d'aller chez les Mahafalys. Le général Gallieni me chargea alors d'une mission politique, ayant pour but d'explorer ce pays si inconnu et si fermé et d'essayer d'amener les habitants à se soumettre sans résistance à notre autorité. » [700] (10). Il n'en demeure pas moins que son statut de naturaliste-paléontologue ne s'est pas estompé jusqu'à présent : nous abordons encore ses comptes rendus comme autant de témoignages du scientifique qu'il était officiellement.

Ce qui a été moins retenu, c'est son identification à l'écrivain dit « colonial » (11) et, par voie de conséquence, le caractère idéologique de ses récits.

La présente étude de *Mission chez les Mahafalys* veut essayer de replacer Bastard dans son cadre et par rapport au public auquel ses écrits étaient destinés.

Mission chez les Mahafalys, récit de 56 pages, réparti dans trois numéros consécutifs de la *Revue de Madagascar*, veut rapporter au grand public métropolitain (12) les différentes étapes de la conquête, pacifique, du pays mahafaly. La soumission du roi Refotaka à l'autorité française y est à mettre essentiellement à l'actif de Bastard lui-même, délégué par le général Gallieni.

Dans l'esprit de l'auteur, ce récit doit contribuer à une connaissance plus précise et plus authentique du pays et du groupe mahafaly. Remettant en question la valeur des récits « un peu fantastiques » de Drury et la « foule d'histoires et de légendes » des traitants [698], soulignant l'insuffisance des documents écrits de Grandidier [699] (13), il rejette nettement les préjugés qui présentent le Mahafaly comme « très guerrier, cruel, superstitieux » [697], c'est-à-dire comme le sauvage par excellence. Une telle attitude porterait à croire que le récit annoncé sera un témoignage original, plus véridique que n'ont été jusque-là les témoignages sur cet indigène : puis-

qu'il refuse toute part à l'imagination, au « pittoresque », pour y opposer la « vérité » [698], ce récit doit relever réellement d'un travail, scientifique, d'historien. Après tout, le sujet se trouve au cœur même de l'histoire événementielle de Madagascar.

souci d'attachement à la réalité

L'élément scientifique est bien présent dans ce compte rendu, qui témoigne de l'effort d'objectivité, de précision technique et d'attachement à la réalité de la part de l'auteur.

le récit est situé avec exactitude dans l'espace

Il serait fastidieux d'entreprendre l'inventaire des précisions géographiques, qui constituent des paragraphes entiers dans ce texte : notons-en seulement quelques exemples au passage.

Précisions relatives à la géographie physique, elles concernent le

relief : « Le plateau de Mahasolo dont l'altitude moyenne est, sauf erreur du baromètre, de 350 à 380 m environ » [11]; les latitudes et les longitudes : « Manera est à 27 km, 1/4 S.-E. d'Andranolava » [781]; la faune : « Il vient un concert de cris aigus [...], ce sont de grandes chauves-souris, les Fannys » [706] et, sinon la flore particulièrement rare dans cette région, du moins la maigre végétation : « dune infertile, chevelue à peine de nopals et de tristes famatas [...] » [702]; la géologie : « A partir d'Andranolava [...], dans une direction S.-O.-N.-E., une série de tables sédimentaires, boisées en général au sommet et formées d'étages réguliers de sable, d'argile, de calcaires peu compacts [...] » [778]; la température : « [Le lac Ranomae] est alimenté par une source abondante d'eau sulfureuse qui sort du roc à une température de 28 à 30° » [25], etc.

Figurent également dans ce récit des indications relatives à la géographie humaine : Bastard ne manque pas d'évoquer des données économiques et sociales. Le caractère autarcique de la vie mahafaly est souligné par les descriptions des

(1) Les renseignements biographiques qui figurent dans notre étude ont été tirés de la biographie élaborée par H. Poisson, Eugène Bastard, naturaliste et administrateur colonial (1865-1910), Tananarive, Imprimerie de l'Emyrne, Pitot de la Beaujardière, 1940, in-4°, 12 p. Nous regrettons leur insuffisance (notamment, nous ne savons rien de l'éducation d'Eugène Bastard, de son milieu social, etc.); elle est due au fait que nous n'avons pas trouvé de fiche nécrologique concernant ce naturaliste aux Musées d'Histoire Naturelle de Paris.

(2) Les rédacteurs de la *Revue de Madagascar* [700], note 1. Les chiffres entre crochets renvoient à la pagination de la *Revue de Madagascar*.

— [697] à [711] : « Mission chez les Mahafalys », in *Revue de Madagascar*, novembre 1900.

— [773] à [790] : « Mission chez les Mahafalys, suite » in *R.M.*, décembre 1900.

— [3] à [28] : « Mission chez les Mahafalys, suite et fin » in *R.M.*, janvier 1901.

(3) « Mœurs sakalaves, cérémonies funèbres », *A travers le monde*, t. III, 17 avril 1897, p. 121 à 124; « Voyage dans la vallée du Bas Mangoky à travers le Fiherenana, 3 au 29 octobre 1896 », *Bulletin du Comité de Madagascar*, septembre 1898, p. 433 à 441; novembre 1898, p. 536 à 548; janvier 1899, p. 5 à 14; juin 1899, p. 257 à 264 avec carte.

(4) Notes, Reconnaissances et Explorations : il s'agit d'une publication du Gouvernement Général de Tananarive, où officiers et administrateurs se font ethnographes, sociologues ou historiens pour décrire les différentes populations et régions de Madagascar.

(5) Comptes rendus des séances de la Société de Géographie : les articles de cette revue sont souvent orientés (ils sont destinés à sensibiliser l'opinion publique souvent restée indifférente aux problèmes coloniaux), mais le fond reste scientifique : il s'agit bien d'une revue de géographie.

(6) Véhicule de la propagande coloniale, la *Revue de Madagascar* fait autant de part aux études scientifiques qu'à la création littéraire dès qu'elles concernent Madagascar. Ainsi, R. Dumeray, L. Huot, etc., ont publié régulièrement nouvelles et comptes rendus de romans dans cette revue.

(6 bis) Cf. Liste des publications de Bastard à la fin de l'étude.

(7) « Oiseau de la famille des caraciidés, brachyptère à longue queue... », H. Poisson, op. cit., p. 4, note 8.

(8) « Nouveau muridé découvert par Bastard... », H. Poisson, op. cit., p. 5.

(9) Nous employons délibérément le terme de « soldat » : si Bastard a abouti à une conquête pacifique des Mahafalys, il n'en demeure pas moins qu'il a usé, armes en mains, d'une véritable stratégie militaire comme nous l'apprend l'ensemble de son compte rendu.

(10) Le double aspect de cette mission lui valut à la fois d'être nommé « officier d'Académie pour services rendus au Muséum » et de recevoir la médaille coloniale avec agrafe « Madagascar ».

(11) Aucune histoire littéraire, aucune anthologie de la littérature coloniale ne mentionnent le nom de Bastard; ni l'*Histoire...* de Lebel, qui reconnaît qu'« à l'origine, [...] ceux qui ont écrit sur les colonies sont ceux-là même qui en avaient fait la reconnaissance et la conquête », R. Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, Paris, Librairie La Rose, 1931, p. 77; ni l'étude de Kaufmann, qui cite Garenne, Rey, Paulin, Huot comme appartenant à l'infanterie coloniale ou à la Marine, héros « là, en soldats », D. Kaufmann-Heckenroth, *Madagascar et ses romanciers*, mémoire de maîtrise de lettres modernes, Tananarive, 1973, p. 48.

(12) La presse spécialisée du parti colonial voulait étendre son influence au-delà des associations coloniales; cependant, comme le jugeaient avec raison les coloniaux eux-mêmes, cette influence était restée limitée, la

grande presse, quant à elle, dédaignant les questions coloniales. Cf. à ce propos Ch. R. Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?* Paris, P.U.F., 1978, p. 162 et sq.

(13) Le contenu des écrits en question fait écho à la rumeur. En effet, Grandidier y observe :

« La paresse est le défaut dominant de tout Mahafaly et le pillage sa seule occupation ou préoccupation. » A. Grandidier, *Mœurs de Mahafaly*, Paris, Imp. Paul Dupont, 1899, extrait, p. 2.

« Le jeudi est considéré comme un jour néfaste; toute femme qui devient mère ce jour-là est condamnée à perdre son enfant, qu'on enterre vivant » (id., p. 3).

« Les habitants de la côte [...] considèrent [les] épaves comme venant de Dieu et vouent à ce présent nouveau pour eux [l'or apporté par les épaves] un superstitieux respect » (id., p. 6).

Notons le parti pris de ces écrits : Grandidier finit son compte rendu par cette observation :

« En un mot, les Mahafalys sont superstitieux et méfiants; c'est ce qui, plus encore que les obstacles physiques, a empêché jusqu'à ce jour notre pénétration dans leur pays et nous empêchera, pendant quelque temps, de tirer de leur région toutes les ressources en caoutchouc et en bœufs que nous avons le droit d'en attendre » (id., p. 8).

(14) Fatidra : littéralement, « lien par le sang ». Antique pratique encore vivante en Europe et ailleurs, cette coutume pratiquée également par l'indigène malgache consacre deux personnes « frères de sang ». Toute l'opération consiste à pratiquer une blessure sur le bras de chacun des deux concernés et à mêler le sang dégoutant des deux blessures. Au cours de cette cérémonie, il est immolé un bœuf, au sang duquel les deux « frères » goûtent pour appuyer le serment qu'ils prêtent de se comporter désormais en frères, de toujours s'épauler, de ne jamais se trahir au prix même de la vie.

villages : « Manera est une agglomération de petits groupes de cases, séparés les uns des autres par des haies d'impénétrables cactus et communiquant par d'étroits défilés entre les raquettes » [782]. L'activité des hommes est décrite conformément à la réalité : le monde civilisé est représenté par les Européens du quartier commerçant de Tuléar [701], tandis que le monde traditionnel se remarque par sa pratique de l'élevage [709] et de l'agriculture [706] [19]. Enfin, sont également mentionnés certains prix, ainsi celui du poulet et ses évolutions [783-784].

on ne peut nier l'attitude d'ethnologue qu'adopte Bastard.

Il donne, en effet, à sa relation l'aspect d'un document authentique. Le récit se gonfle de descriptions de mœurs et de croyances locales : rite du fatidra (14) [775-776], légendes du pays [12], origine des fady (15) et des noms [706] [710] [12] sont longuement rapportés. Ce même souci d'authenticité incite le voyageur à recueillir des éléments linguistiques locaux pour exprimer ce monde mahafaly à l'aube de la colonisation : « ombias », « satroka mena », « masiaka », « taratasys » (16), etc. Il va sans dire que l'ethnologue se double d'un historien : tous les personnages cités dans cette relation, contemporains ou non de l'auteur — Gallieni, Estèbe, Toquenne, Duduit, Amiel..., Leitafiky, Refotaka, Tsyverenga, Tsyverenga, etc. — ont réellement existé, ils appartiennent donc à l'histoire de Madagascar (17).

structure du récit

Un dernier élément qui ajoute au caractère scientifique du récit en est la structure. D'une part, ce compte rendu se présente sous la forme d'un carnet de route, servant ainsi l'histoire événementielle : la mention régulière des dates et des heures renseigne sur la chronologie interne des péripéties de cette conquête. D'autre part, il comporte des parties à présentation juridique, les idées sont numérotées dans un exposé méthodique des plans d'action [704] ou des « faits acquis » [783] (18).

Autant de précisions qui, jalon-

nant **Mission chez les Mahafalys**, prouvent qu'il y a eu de la part de Bastard un essai d'appréhension de la réalité indigène. Avec le recul, cependant, nous nous apercevons que cet élément scientifique n'est rien moins que superficiel : la tentative de l'observateur scientifique est peu convaincante, desservie, semble-t-il, par le tempérament imaginaire de l'auteur.

la recreation de l'indigène

Dès l'introduction, nous l'avons vu, Bastard prenait le parti de dénoncer le caractère peu rigoureux des renseignements obtenus sur les Mahafalys jusqu'à présent. En témoignaient les mots qui revenaient sous sa plume et qui soulignaient le rôle de la rumeur dans cette connaissance (« renommée », « histoires et légendes », « récits un peu fantastiques », « rapportaient-ils », etc.). Voyons maintenant si le portrait qu'il fait à son tour du Mahafaly contrarie effectivement les préjugés rejetés de façon si rigoureuse.

le Mahafaly vu par Bastard

Dans ses relations avec les autres groupes locaux, la première caractéristique du Mahafaly est son impénétrabilité : « Ils avaient su résister à l'influence des Hovas, s'opposaient à la pénétration chez eux de tout étranger » [699]. Suivant la même logique de la « sauvagerie », sa deuxième caractéristique est l'agressivité : le Mahafaly est avant tout un voleur impénitent de bœufs

et de femmes [700] [12] [13] [19]. Ainsi, « M. le Lieutenant Batsère [...] racontait les méfaits récents des Mahafalys dont les incursions incessantes terrifiaient les Antanosys, et il était impossible de mettre la main sur ces enragés pillards » [787].

Vis-à-vis des colonisateurs, le Mahafaly est affublé des mêmes défauts. Impénétrable, il est le dernier colonisé [699] [19] [20], etc., il est fourbe, « trompeur » [710] [17], « dissimulé » [709] [774] [782] [5] [17], avançant toujours des prétextes [698] [784] [16], etc. ; de plus, il est fugace, toujours à « se dérober » [709] [784], les guides disparaissant à tout propos [779] [790] [5], etc., et ses chefs sont décidément insaisissables [6] [8] [7] [17], tel Redamy qui « ne voulut pas se montrer [...] sous prétexte qu'il rassemblait son monde pour le kabary » (19) [6] et Tsyverenga, remplacé par son sosie [17] (20) ; enfin, le Mahafaly est impénétrable car versatile : il temporise et hésite [778] [783] [784] [8], revient sur ses positions : « Hier, je leur présentais une pilule, observe Bastard, ils avaient envie de me tuer ! Aujourd'hui qu'ils l'ont avalée, ils ne songent plus qu'à danser » [783]. A partir de là, la deuxième caractéristique de l'attitude du Mahafaly vis-à-vis du colonisateur s'impose logiquement : sa naïveté se présente sous trois formes précises. Tout d'abord, la puérilité fait de lui cet être attiré par tout ce qui brille [784] ou impressionné par les artifices de la civilisation occidentale [711] [780], quand il n'est pas carrément puéril dans son raisonnement ; dans ce cas, Bastard se charge de souligner lui-même cette puérilité : les mots affluent qui s'associent aux adjectifs « puéril » et « enfantin » (« puérils mensonges », « enfantine diplomatie », « ruse enfantine », « ruse puérile », etc., la liste serait longue) pour exprimer l'« esprit naïf de ces grands enfants » [782]. Ensuite, la naïveté est synonyme de manque de personnalité s'agissant du Mahafaly : il est l'homme que l'on flatte à grands renforts de cadeaux [707] [708] [709] [774] [789], etc. et de promesses [707] [774] [778], etc. : « Connaissant ce refrain, précise Bastard, j'ai de la toile toute prête pour la circonstance. Après une distribution de cinq minutes et des promesses pour plus tard, la difficulté est levée » [15].

(15) Fady : interdits de la religion, de la coutume ou des ancêtres.

(16) Ombias : médecins ou sorciers locaux. Satroka mena : littéralement, « chapeaux rouges » ; cette expression désigne les soldats coloniaux, distingués par les indigènes par la couleur de leur couvre-chef.

Masiaka : méchant, cruel. Taratasys : papiers.

(17) Ces personnages historiques sont d'ailleurs précisés par l'indication de leurs fonctions, et parfois des rapports qui les lient. Ainsi, le capitaine Pizot commande le poste voisin de Beraketa [706] ; Fanaly est le « chef de Besakoa et [le] père de Rengasiko » [703], etc.

(18) Ex. : « 1° Abolition de la vieille loi qui interdisait aux blancs l'entrée du pays mahafaly. Refotaka et ses chefs consentent à ce que leur pays soit désormais ouvert aux commerçants, sans distinction de race, et ils promettent de laisser pénétrer chez eux et de respecter tout blanc qui voudra y faire du commerce. 2° Refotaka accepte près de lui un officier ou fonctionnaire du gouvernement pour le conseiller et organiser son pays » [783].

(19) Kabary : discours traditionnel, de rigueur dans toute cérémonie ou simple réunion.

Enfin, le Mahafaly est particulièrement superstitieux; en témoigne le discours de Refotaka rapporté par Bastard : « Mon pays est fady aux blancs et si, par malheur, un blanc venait à mon Andonaka, je mourrais immédiatement » [773], « le bœuf est réfractaire à la cérémonie, c'est un mauvais signe » [775].

Que ce soit vis-à-vis des autres tribus ou vis-à-vis des colonisateurs, ce portrait du Mahafaly souligne le caractère agressif et naïf de cet indigène. C'est là un fait pour le moins surprenant : voilà donc que Bastard vérifie ce qu'il considérait tantôt comme des préjugés (21). Son Mahafaly n'est-il pas « cruel » et « superstitieux », exactement comme le présentait la rumeur ?

un parti pris

Épouser des préjugés est en soi un parti pris net. Il nous appartient maintenant de voir comment fonctionne cette partialité chez Bastard.

Bastard est à la fois l'un des deux personnages qui s'affrontent dans l'histoire (il y a l'indigène et le soldat colonial) et l'auteur du récit. Ne considère-t-il pas justement ses rapports avec le Mahafaly comme une vaste comédie dans laquelle il est tour à tour acteur (22) et spectateur (23) ? Cette double fonction explique le parti pris à la fois dans le contenu et dans la forme de *Mission chez les Mahafalys*.

● **A travers le contenu, ce qui se dégage des rapports entre les deux personnages principaux est le mépris du colonisateur pour le colonisé.** Bastard, en tant que personnage, se caractérise essentiellement par sa volonté de souligner la distance

entre l'indigène et lui : tout son comportement tend à humilier toujours davantage le Mahafaly pour faire ressortir sa propre supériorité. On retrouve chez lui les instincts de maître, le serviteur étant, bien sûr, l'indigène [704-705] [710] : « J'embrasse presque ce vieux bandit de Farialy, chef de Besakoa et père de la douce Rengasiko qui lavait mon linge et bourrait ma pipe [...] » [703]. Son sentiment est celui de la solitude, car il ne se sent guère solidaire de l'indigène : « Quelle solitude alors ! Je voyageais seul, sans autres compagnons que quelques Sakalaves ou quelques Baras » [705], et il ne participe pas aux agapes [776]. Pis encore, il n'est que défiance à l'encontre du Mahafaly : « Ma défiance était au comble [...] » [17], « Ils se montraient à moi-même honnêtes, j'en fus surpris. » [711].

Instincts de maître, sentiment de la solitude, défiance aboutissent à un cynisme que nous ne pouvons qualifier que de « gras ». En effet, Bastard choisit de réifier les indigènes : il les considère comme des marionnettes, des fantoches, des outils à son service, qui récitent des leçons données par lui : « Après leur avoir appris avec une infinie patience une longue leçon, qu'ils me promettent de réciter à leur roi [...] » [707]. « Je renvoyais mes ambassadeurs réciter une nouvelle leçon aux chefs » [710], répète-t-il le long de son texte. Le rôle de Tsymamo est ici à remarquer, car Bastard dit explicitement qu'il est un outil : « Que n'avais-je encore avec moi Tsymamo ! pour pousser ses boniments : ah, le bon vazaha (24) ! » [790] [707] [774], etc. ; il les considère aussi comme des objets de collection, mais non pas en savant : le mépris perce dans ce passage empreint d'humour noir involontaire : « Depuis combien de lunes, depuis combien de dizaines de lunes ces tristes crânes étaient-ils là, tranquillement à blanchir parmi l'herbe ? Leur sort était donc, enfin, d'aller prendre place dans une austère vitrine du musée [...] ». Ainsi donc, vieux débris de Fahavalos (25) aux jambes autrefois agiles ! prenez place dans mes caisses, parmi ma vaisselle en fer-blanc et des boîtes de sardines : car vous irez contribuer à l'édifice d'hypothèses longuement raisonnées sur l'origine probable des Malgaches [...] [13].

Ce mépris se présente d'ailleurs sous bien d'autres formes.

Mépris dans le discours qui s'adresse au Mahafaly : « Tâche de comprendre » [773], insiste le colonisateur, doutant des facultés intellectuelles de l'indigène. Ce discours, hypocrite, mystificateur, n'est pas dépourvu d'ironie : « Ma langue n'a point de détours » [773], « Notre conscience est pure de tout détour » [775], « Mon cœur n'a pour toi que de l'affection », ne cesse-t-il de répéter à l'indigène [707] [773] [775] [777] [789] ... pour adresser immédiatement après un clin d'œil au lecteur métropolitain : « Je termine le kabary par d'alléchantes promesses » [707].

Mépris dans la pratique de l'aumône : « A la sortie de chaque village, les femmes et les enfants nous suivaient et comme j'avais attaché à ma selle un sac rempli de pièces de deux sous, toutes neuves, j'en jetais de temps à autre une poignée et aussitôt femmes et enfant de se précipiter pour les avoir, de se bousculer, de se rouler, de crier, de rire : « oh le bon vazaha ! » comme disait Tsymamo » [709].

Mépris des personnes physiques même : à une vieille Mahafaly venue le saluer, Bastard lui « serre la main et [...] secoue familièrement ses grosses mamelles qui balotent » [9].

Mépris enfin des valeurs indigènes : Bastard jongle avec la superstition du Mahafaly [775] [778] ; de l'abcès de Tsyamé qu'il soigne, il dit : « C'est la malice qui te sort par là » [788] et s'attache ainsi la reconnaissance de Tsyamé. De même, confiant dans la complicité du lecteur, il émet régulièrement des commentaires ironiques sur les rites locaux : « Ah ! le dégoûtant liquide encore tout chaud » [776], se plaint-il lors du fatidra avec Refotaka.

Ce mépris est d'autant plus humiliant pour l'indigène qu'il dénigre les autorités traditionnelles même. De façon générale, aucun roi, aucun chef ne trouvent grâce auprès de Bastard : chefs de village anonymes [707-708], familles de chefs (Redokotra, Rengasiko [703]), Tendrefy, chef d'Anketraka [702], l'Ombiasy [775], Refotaka enfin, qui, « dans un élan de générosité, inspiré par le vif désir

(20) « Cet homme-là ressemble à Tsyverenga [...], mais il n'est pas possible qu'il soit si âgé », remarque Tendrya à la p. 17 ; effectivement, « Tsyverenga est malade au point vraiment de ne pouvoir sortir de sa case » [18].

(21) Cf. p. 4, note 1.

(22) « Ces gens-là n'avaient jamais vu de cheval, aussi, pour frapper les esprits, j'arrivai au petit galop et m'arrêtai devant la foule qui, déjà, se levait épouvantée ! Pour jouir de l'effet produit et donner du temps à ces braves Mahafalys de reprendre leur calme, je m'amusais à enlever lentement la selle, la bride, à mettre le licol [...] » [711].

(23) « Cette bravoure de 400 hommes armés, dont plus de 200 de fusils, devant deux blancs isolés me semble très comique » [18].

(24) Vazaha : blanc.

(25) Fahavalo : ennemi.

d'avoir du rhum, donna [à Bastard] sa sagaie de cérémonie, la sagaie des grands kabarys, son sceptre en un mot, dont la lame de 0,69 m de long sur 0,16 m de large est la plus extravagante qu'[il ait] jamais vu [sic] dans l'ouest malgache » [784] ... Tsybassy est alors l'exception qui confirme la règle : « Fort intelligent, [il] a la parole facile et trouve réplique à tout » [15].

Voilà déjà démentie l'image officielle de Bastard : « [Il] a été, écrit son biographe, un de ceux qui ont mis d'une manière élégante en pratique les directives du général Gallieni, à savoir : s'attacher à comprendre l'indigène pour qu'il nous comprenne, faire une politique administrative à la fois ferme et sans faiblesse, mais aussi éclairée et bienveillante [...] » (26). Bienveillance imaginaire, que le mépris omniprésent dans le récit dément de manière on ne peut plus éloquente !

• S'agissant de l'écriture même du récit, notons que le texte est écrit à la première personne ; il répond au souci de l'auteur d'insister sur l'authenticité de son témoignage : ce que nous avons là est le récit d'une histoire qu'il a vécue personnellement. Mais retenons aussi qu'un écrit à la première personne dénote obligatoirement une part de subjectivisme dans le même récit : même extraverti, c'est toujours le « moi » qui parle.

Le parti pris de distanciation est donc aussi flagrant à travers la forme. Bastard-auteur use de procédés artificiels, grossiers, pour souligner sa supériorité par rapport à l'indigène.

L'opposition est systématique entre colonisateur et colonisé. Tous les attributs, physiques et moraux, relatifs au Mahafaly sont négatifs : « petit », « boiteux », « le nez malpropre », « puéril », « dissimulé », « cruel », « fastidieux », « indécis », « naïf », « ignorant », « sournois », « menteur », « futile », « se dérober », « versatilité », « enragés pil-

lards », « imbécilité », « fumiste », « fantasque », « irréfléchi », « mal intentionné », et nous en passons ! La contrepartie étant les attributs positifs du colonisateur : « diplomatie », « patience », « persuasion », « habileté », « expérience », « pacifique », « raisonnement net », « éloquence », « à propos », « calme », « ferme », etc. Sans compter que ces attributs sont précisément contraires : à l'indécision s'oppose la fermeté ; au caractère fantasque, le raisonnement net ; à la cruauté, le pacifisme, etc. Des traits qui dénoncent, pour l'un, la « sous-humanité » pour l'autre, toutes les vertus humaines. Heureusement, le système une fois démonté, on ne peut que reconnaître la pertinence de l'avis des critiques : « Ces ignobles sous-entendus ont une fonction précise : rappeler que les vertus de politesse et de distinction ne peuvent appartenir qu'à la race supérieure du colonisateur. L'organisation du discours elle-même participe à l'entreprise d'asservissement colonial », écrit J.-L. Joubert (27), tandis que M. Bekombo souligne : « L'exotisme prend bien son sens : il opère comme la fête, le carnaval, c'est l'explosion instinctive qui valorise davantage le prestige de la raison » (28).

L'insistance par la répétition procède chez Bastard de la caricature, véhicule par excellence de la satire : il s'agit pour le portraitiste d'accuser les traits dominants du sujet. La pusillanimité, le manque d'autorité du roi mahafaly sont rapportés à maintes reprises : Refotaka n'est « roi que de nom », il « n'a pas d'autorité », il est « peu respecté », « sans autorité réelle », etc. [10] [19] [24], pour achever sa figure de marionnette. De l'autre côté, le rappel incessant de l'attitude pseudo-pacifiste du colonisateur ressemble à un matraquage idéologique : « vivre en paix », « intentions pacifiques », « pacifiquement », etc. [699] [700] [773] [787].

Au service de l'ironie satirique sont également mis un certain nombre de procédés stylistiques : pour le dénigrement, l'auteur manipule volontiers le paradoxe ; chaque image bienveillante de l'indigène est immédiatement rompue dans la même phrase, ainsi lorsqu'il s'agit des Sakalava « assis sur leurs talons, avec leurs sagaies entre les

jambes, ou debout dans une attitude digne, noblement drapés avec de sales morceaux de toile » [702] [708] [709] [707-708]. Quant à la présentation des personnages, elle honore les colonisateurs de titres protocolaires : M. le Capitaine Dudit, M. le Lieutenant Amiel, etc., tandis que les noms indigènes sont précédés d'adjectifs à nuance péjorative : « pauvre Rezongo », « braves Mahafalys », « fumiste de Tsymamo », etc., ou du moins dénotant la condescendance. Notons à ce propos qu'il est fait dans ce récit un usage particulièrement méprisant du démonstratif : « ces braves Mahafalys » [711], « tout ce monde » [708] [14] [23], « ces gens-là » [711], avec une prédilection pour la construction : adjectif démonstratif + adjectif qualificatif ou nom commun, à nuance péjorative + préposition « de » + nom propre dont la familiarité est synonyme de mépris : « ce vieux singe de Tsymamo » [711], « cet imbécile de Tsyverenga » [22], « ce vieux bandit de Fanaly » [703]. D'ailleurs, ce mépris dans la condescendance se note dans l'usage paternaliste de l'adjectif possessif : « mes Mahafalys » [783], « mon monde » [706], etc. Enfin, le dernier procédé stylistique au service de l'ironie est la ponctuation subjective : dans son récit, l'auteur intervient en commentateur en utilisant parenthèses, points de suspension et d'exclamation ; l'exemple le plus significatif à cet égard est tiré de la description du fatidra : « Ah ! le dégoûtant liquide encore tout chaud et qui sent fade !

Et il ne faut pas que j'en laisse une goutte !

... Je commence à boire !... Bon Dieu, Je vais tout rendre !

... Voilà qui serait de mauvais [sic] augure ! ... Allons C'est fait ... » [776].

Une constatation s'impose : l'entreprise de dénigrement faite par Bastard pour insinuer la « sous-humanité » de l'indigène est décidément méthodique. Par l'artifice même de ses procédés, il s'éloigne (29) définitivement de la vérité : son intervention dans une observation prétendument scientifique est trop importante pour qu'il ne soit pas taxé de subjectivisme. Son parti pris est indéniable qui est celui du mépris vis-à-vis de l'indigène.

(26) Poisson H. — Op. cit., p. 7.

(27) Joubert J.-L. — « Une île imaginaire, Madagascar vu par les Européens », in *L'Afrique littéraire et artistique*, n° 34, décembre 1974, p. 7.

(28) Bekombo M. — « Littérature et profils nègres », in *Recherche, Pédagogie et Culture*, n° 33, 1978, p. 31.

Cette enveloppe ironique et dédaigneuse qui couvre le portrait du Mahafaly remet en cause la vérité de ce portrait : victime de son imagination, le savant n'est plus ; Bastard a, semble-t-il, « créé » de toutes pièces son indigène.

une création littéraire ?

Un récit qui use d'artifices s'apparente à une création littéraire, avec tout ce que cette expression suppose de re-création de la réalité.

Des éléments romantiques peuvent être discernés dans ce récit. Ils répondent à la vogue du XIX^e siècle littéraire français, à savoir le romantisme exotique.

L'exotisme, nous le trouvons à travers les descriptions d'une « dune chevelue de nopals et de tristes famatas » [702] ou de « berges peu élevées [...] bordées de grands arbres qui en rendent l'aspect riant et pittoresque » [14], dont la contemplation provoque l'émotion de l'auteur : « Au centre de ce pays inconnu et sauvage, nous eûmes une émotion douce », rapporte-t-il à la page 24.

La rêverie romantique, dans la fantaisie du héros : « Traversant plaines et forêts, je déambulais au gré de ma fantaisie et de mes recherches, et chaque soir, étendu sur ma malle, je fumais silencieusement ma pipe, pendant que, bercé par toutes sortes de rêves, je contemplais les silhouettes des indigènes accroupis autour du feu, et puis je m'endormais bien tranquillement, le nez aux étoiles » [705] est le pendant du mirage érotique dénoncé par J.-L. Joubert : « Nous avons rencontré le thème érotique, écrit-il, fournissant un des composants du racisme de Blavet [...] : un Européen débarque dans l'île, est introduit auprès de la reine, dont il se fait aimer, et parfois réussi à l'épouser. Ce thème fait de Madagascar une île de l'amour, nouvelle Cythère où l'amour n'est pas un péché » (30) ; si Rengasiko n'est pas la reine, elle est toutefois fille de chef et elle est la « vady kely (31) » [703] de Bastard.

Exotisme, rêverie, érotisme, tout

(29) En effet, artifice signifie art et habileté, mais aussi ruse et fraude.

(30) Joubert J.-L. — *Op. cit.*, p. 7. Bien sûr, il s'agit là du thème universel de l'Atala de Chateaubriand.

(31) Vady : époux, épouse. Vady kely amant, compagne, concubin, concubine.

est inclus dans ce compte rendu qui ressemble à présent quelque peu à un extrait de roman romantique. Impressions pittoresques et notations sentimentales, voilà deux éléments qui y sont souvent substitués à la description de mœurs et à la psychologie analytique, détruisant définitivement l'objectivité du récit.

Mission chez les Mahafalys est également riche en éléments épiques. Parodie inconsciente de l'épopée, ce compte rendu lui emprunte le procédé de l'emphase : souvent le choix des mots, dans les descriptions, évoque le grandiose : « majestueux », « matrone », « monumental », « révolution (dans le village) », etc. D'autre part, dans ce récit, Bastard s'érige en héros épique : il y fait plus d'une fois figure d'holocauste : « J'ai bu le calice jusqu'à la dernière goutte » [701] [776] [21], etc., et, comme les héros de tragédie, il est « écartelé » entre ses propres instincts et les intérêts de la collectivité qu'il défend : « Ah ! le dégoûtant liquide encore tout chaud et qui sent fade !... Et il ne faut pas que j'en laisse une goutte » [776]. Enfin, notons que la démarche du récit elle-même parodie celle de l'épopée : le sujet est une quête (il s'agit de conquérir le pays mahafaly), semblable à celle de la Toison d'Or ; le texte débute en insistant sur la difficulté de la tâche, étant donné la renommée des Mahafalys, et finit sur la victoire éclatante du protagoniste : « Bref, cinq cents kilomètres d'itinéraires nouveaux nous avaient été relevés au sud de l'Onilahy, dans une région jusque-là obstinément fermée aux blancs ; et la loi d'interdiction du fady aux Vazaha était détruite [...]. Le pays mahafaly était occupé et conquis » [26]. Les pérégrinations de Bastard aboutissent, en toute logique, à sa consécration comme héros (32).

Figurent aussi dans ce texte des éléments burlesques très caractéristiques. Le comique de caractère concerne Refotaka [784] (33), mais également le Mahafaly en général [783] (34). « La bravoure de 400 hommes armés, dont 200 de fusils, devant deux blancs isolés me semble très comique » [18] juge Bastard. Quant au comique de raisonnement, on peut l'illustrer par l'exemple de l'ombiasy : « Il voua à l'extermination dix Français, deux

cents Français, dix mille Français, tous les Français si Bastard trompait Refotaka ; et à l'extermination aussi un Mahafaly, deux Mahafalys même si Refotaka trompait Bastard » [775]. Le comique de situation est servi par un goût de l'anecdote sans intérêt aucun pour le déroulement des événements mais qui sert à « pimenter » le récit : c'est le bœuf et la ruade de la page 705, l'incident du fatidrà, créé également par un bœuf récalcitrant [774-775], la noyade manquée d'un ambassadeur de Tsybassy : « Redidy [...], petit et vieux, perdit pied et allait certainement se noyer si, en quelques brasses, je ne l'avais ramené à bon port. Le pauvre bonhomme eut une si forte émotion qu'une fois hors de danger, il tomba par terre, anéanti, et resta un bon quart d'heure sans pouvoir marcher » [25-26]. Il va sans dire qu'il s'agit là d'un comique utilitaire, qui sert à ridiculiser les mœurs et les personnages eux-mêmes, soulignant ainsi le parti pris de l'auteur.

L'aspect le plus intéressant de cette création littéraire est certainement sa similitude avec le roman d'aventures. **Mission chez les Mahafalys** est une littérature « à sensations », où le suspense joue un rôle capital [779] [780] [16], etc. : « Il me semble que tous ces Mahafalys ont de surnois figures en ce moment et qu'ils méditent quelques mauvais coups ! Nous verrons bien ce qui arrivera » [780], « Voilà qui semble louche et j'en ai un petit frisson sous la peau » [779].

En effet, le suspense est un artifice de plus pour retenir l'attention du lecteur : ainsi se dévoile le caractère publicitaire, par conséquent mystificateur du récit. Pour agiuher le public, Bastard fait flèche de tout bois — du comique, de l'épique, de l'exotique, de l'anecdote et du suspense —. Il obéit ainsi de toute évidence aux lois, ce qui est devenu un genre commercial : le récit de voyage. Mais aussi et surtout, il participe à une propagande précise : celle d'un « parti » colonial français.

réflexions sur ce compte rendu

Avec l'osmose du savant et de l'administrateur colonial, on ne sait si la science fait écran à l'idéologie ou si l'idéologie fait écran à la science dans **Mission chez les Maha-**

falys. Quoi qu'il en soit, le système une fois démonté, il reste à trouver la signification de cette mystification.

En fait, ce compte rendu est prisonnier du courant « littéraire » contemporain qui constitue le premier volet de la littérature coloniale concernant Madagascar. L'article date des années 1899-1900, c'est-à-dire des débuts de la conquête coloniale, source de la « littérature de découverte et de conquête » délimitée par Lebel (35).

Comme tel, le récit a un but a priori humaniste : enrichir la science géographique en faisant connaître les « terrae incognitae », mais surtout un but politique : l'intérêt de la conquête passe avant celui de la découverte. **Mission chez les Mahafalys** appartient à la série des comptes rendus de missions accomplies sur une initiative personnelle ou officielle — comptes rendus innombrables dus à divers explorateurs, chargés de mission, enquêteurs et reporters (36).

Toujours est-il que les trois objets reconnus par Lebel (37) à cette étape de la littérature coloniale française se retrouvent ici.

• **Il vise à l'« orientation vers des acquisitions positives et à la poursuite de fins utilitaires ».** Le discours de Bastard à ce sujet se fait à deux niveaux.

— S'agissant de la relation du narrateur avec son public, le but est la conquête, maintes fois précisé : « Il était inadmissible qu'une partie de notre colonie restât éternellement inconnue et échappât ainsi à notre autorité », « Cette question de l'occupation du pays mahafaly devait donc se régler tôt ou tard : restait à savoir quel serait le moyen le moins coûteux en hommes et en argent pour arriver à ce résultat. » [699] [784] [3] [15], etc.

— S'agissant de la relation du colonisateur avec l'indigène, ce but est déguisé sous le concept euphémistique de « pacification » : « Je veux visiter ton pays, tout ton pays, et le pays de tes voisins, et je viens de la part du gouvernement te faire une dernière fois des propositions pacifiques. » [773] (38).

Le fait est que les défenseurs de la cause coloniale confondaient volontiers conquête et pacification :

« L'occupation du pays, écrit Lebel, entraîne sa pacification. La conquête coloniale n'est en effet qu'une vaste pacification » (39).

• **Ce compte rendu témoigne, comme bon nombre de récits de la littérature de voyage, du souci de faire connaître l'action des soldats coloniaux.**

— Les efforts fournis par eux : « [...] travail ingrat et pénible s'il en fut, à cause des difficultés du terrain, du manque d'eau et du peu de main-d'œuvre. On ne fera jamais assez l'éloge des officiers qui ont accompli et accomplissent à Madagascar ce travail des routes. » [704], cf. [705] [707] [776].

— Les moyens qu'ils déploient : cadeaux [703] [788] [789], etc.; chantage : « Les commerçants ne viendraient dans le pays mahafaly que lorsqu'ils seraient assurés d'y être protégés, c'est-à-dire, lorsque Refotaka aurait définitivement accepté le pavillon français et un poste » [783]; discours mystificateurs; manipulation de coutumes, par exemple le « kabary de circonstance », et de la superstition indigènes; adoption du langage symbolique mahafaly : « Cet épi de maïs est la terre malgache entourée d'eau, on l'appelle une île, chacun des grains représente une peuplade [...] » [19-20]; jusqu'à l'utilisation des antagonismes tribaux : les Mahafalys sont souvent présentés comme les ennemis des Antanosys (40).

— Et les résultats qu'ils acquièrent (41), tout ce qui concerne l'action de ces soldats est rapporté sur un ton élogieux. A cet éloge du soldat

(32) Cf. Lettre de félicitations du général Pennequin [28].

(33) A propos de son sceptre.

(34) « Un [des] [...] hommes [de Refotaka] portait à côté de lui le fusil à percussion qui avait été mon cadeau d'ouverture; mais ils l'avaient fourbi et frotté de telle sorte que le bronze des canons avait disparu et que l'arme était maintenant claire et brillante. Ils l'aimaient mieux ainsi. » [784].

(35) Les trois étapes de la littérature coloniale distinguées traditionnellement sont :

— la littérature de découverte et de conquête, — la littérature technique et de documentation,

— la littérature touristique et d'imagination.

Cf. Lebel R. — *Histoire de la littérature coloniale en France*, Op. cit., II^e partie, chap. I.

(36) Lebel R. — Op. cit., p. 77.

(37) A partir de ce moment, nous utilisons la terminologie de Lebel qui, malgré quelques jugements de valeur, a encore le mieux su analyser cette littérature de voyage.

(38) Cf. p. 18, l'insistance par la répétition.

(39) Lebel R. — Op. cit., p. 77.

colonial visait d'ailleurs la figure de héros que s'attribuait Bastard et que nous avons décelée plus haut. La lettre officielle de félicitations, émanant des autorités coloniales, et qui suit la narration [28], appuie cette orientation idéologique — faire l'éloge du soldat colonial — dans ce compte rendu. Suivant cette même logique, peut-être pourrions-nous avancer qu'une telle lettre constitue les prémices de la sanction officielle donnée plus tard, en 1921, à la littérature coloniale : la création d'un grand prix de la littérature coloniale. En ce sens, **Mission chez les Mahafalys** est décidément le véhicule d'une idéologie importante en France. « Au début du XX^e siècle, dans la diffusion d'une littérature plus impérialiste que purement coloniale, précise Ageron, les coloniaux furent présentés comme des modèles pour la jeunesse et suscitérent des vocations de plus en plus nombreuses » (42).

• **Enfin, il s'agit pour Bastard de donner une première image du pays qui justifie la Conquête.** Nous l'avons vu, la narration se gonfle de jugements de valeur (puérilité, dissimulation, versatilité, indécision, etc.) pour insister sur la prétendue infériorité morale et intellectuelle de l'indigène. Notamment, la puérilité, caractéristique principale du Mahafaly vu par Bastard, insinue que cet indigène est inapte à diriger lui-même sa vie : à démontrer la nécessité de l'intervention française, à justifier moralement la colonisation, voilà à quoi visait le parti pris de Bastard dans le dénigrement systématique de l'indigène.

Toute l'explication est là : le savant, devenu administrateur colonial, s'est rallié en toute logique au parti colonial ; comme les membres des Sociétés de Géographie, les publicistes, les hommes politiques partisans de l'idée coloniale, comme certains militaires, explorateurs ou missionnaires de l'époque, Bastard, dans sa **Mission chez les Mahafalys**, s'efforce d'intéresser l'opinion française aux colonies, « sous-pape de sûreté de la Nation » (42 bis).

(40) « Les Mahafalys, eux, ne se gênaient pas pour faire à peu près chaque semaine une excursion [sic] chez les Antanosys, nos sujets, auxquels ils volaient des bœufs et des femmes » [700] [706] [787] [12].

(41) Reportons-nous ici à la fin détaillée du récit [26-27].

(42) Ageron Ch. R. — Op. cit., p. 96.

en conclusion

Le caractère « artiste » sinon artificiel des procédés, d'une part, la transparence des motivations de l'auteur d'autre part, remettent en question la vérité du portrait de l'indigène qui se dégage de ce compte rendu.

Du point de vue sociologique, **Mission chez les Mahafalys** est un échec. Le comportement trop littéraire de Bastard nuit au caractère scientifique annoncé implicitement par l'introduction.

D'ailleurs, ce compte rendu répond à une vogue littéraire, celle du récit de voyage, promoteur de la littérature coloniale, avec tout ce que cette dernière comporte de faiblesses artistiques : parti pris, dispersion à travers le mélange des genres, relâchement de la langue (43), etc.

La parution en feuilleton, l'insistance sur la couleur locale dénoncent le caractère publicitaire, donc mystificateur, de la série. Ce récit n'usait-il pas d'artifices grossiers pour attirer l'attention des lecteurs métropolitains sur le pays « pacifié » ?

En effet, les partisans de la cause coloniale, conscients de l'indifférence du grand public français « La France, dit Ageron, ne s'est jamais sentie spontanément coloniale, elle ne fut colonialiste que par intermittence, et les accès d'enthousiasme colonial d'une partie de son élite furent régulièrement suivis d'un retour à l'indifférence générale » (44), se sont vus dans l'obligation d'entretenir constamment le discours procolonial, insistant sur la justification de la colonisation.

Voilà pourquoi ce compte rendu

qui prétendait faire connaître les « terrae incognitae » des colonies dans un but humaniste véhicule finalement, de par son orientation, un enseignement « pittoresque et superficiel », plutôt de mauvais que de « bon aloi » comme le prétend Lebel dans son **Histoire de la littérature coloniale en France** (45). Bastard offre l'exemple type du publiciste colonialiste en qui l'idéologie a vaincu la science. Son emprisonnement intellectuel lui a fait contribuer en toute bonne foi au développement de l'idée coloniale en France : plus encore que de sa subjectivité propre, Bastard est en effet victime d'une idéologie collective. Son imagination et ses préjugés politiques ont déformé le portrait de l'indigène, aboutissant à une caricature méprisante : la distance et le mépris qui promeuvent la description ont vite fait de transformer ce compte rendu en un ouvrage raciste par excellence, un des moteurs de la paratextuelle industrielle américano-européenne (46) et qu'un Ernest Renan justifie naïvement au XIX^e siècle : « La conquête d'un pays de race inférieure par une race supérieure qui s'y établit pour le gouverner n'a rien de choquant [...] » (47). Le but de cette description raciste (47 bis) n'est décidément pas la compréhension de l'indigène : « La compréhension n'est possible que par l'amour » disait justement Wagner (48). En ce sens, la valorisation des romanciers coloniaux par Dumeray acquiert une portée pour le moins ambiguë : « Le romancier, dit-il, est dit couramment un être inutile, sinon dangereux. Quelle injustice ! Il apporte parfois un plus riche butin que tous les paléontologues du monde » (49). Quelle formule s'appliquerait mieux, du point

de vue des « colonistes », à l'auteur de **Mission chez les Mahafalys** ?

« [...] car l'enquêteur s'humilie devant une réalité qu'il découvre tandis que le propagandiste, sûr de détenir la vérité, ne cherche qu'à la retrouver et à faire disparaître ce qu'il estime être l'erreur. » (50)

Nivo-Elisoa

Ratsiorimihamina-Andrianjafy

Le Malgache vu par les romanciers européens

L'indigène est trompeur :

« Je vais réfléchir, voilà l'éternelle équivoque de ces despotes nègres, toujours méfiants, parce qu'ils gardent, malgré leurs présumptions, la conscience de leur faiblesse. Ils craignent, même chez les sujets infimes, l'irritation que provoque un refus catégorique, et préfèrent exciter par de feintes promesses, la générosité du solliciteur. Le piège est enfantin, mais rare l'initié qui le découvre ; la foule est innombrable des naïfs qui croient à la réalité de leur désir. » Dumeray R. — « Samoelina, la vie malgache avant la conquête », **Revue de Madagascar**, n° 2, 10 août 1899, p. 112 ;

pusillanime et fuyant :

« Tous s'accordaient à déclarer que les Français étaient infiniment moins durs et moins exigeants que les Hovas. Malgré cela, Tséko n'avait jamais pu se défendre contre les Français, qu'il connaissait à peine, d'un sentiment de défiance et de crainte qui le faisait se dérober bien vite et se cacher quand apparaissait un blanc. Si parfois il avait porté l'un d'entre eux en filanzana, il ne

(42 bis) Les colonies assurent l'ordre social, elles sont un « déversoir pour ce trop-plein de population pauvre qui menace la paix sociale » en Métropole... Elles mettent la France à l'abri de la compétition étrangère... Bref, elles sont un atout nécessaire au bonheur et au rayonnement de la Nation.

Cf. Ageron Ch. R. — *Op. cit.*, p. 44 et s.
(43) Il y a effectivement relâchement de la construction chez Bastard (ex. : « Pourquoi Refotaka absent [...] » [7] comme il y a relâchement dans son orthographe : « Mauvaise augure » [776] [23], « La lame [...] la plus extravagante que j'aie jamais vu dans l'ouest malgache » [734].

(44) Ageron Ch. R. — *Op. cit.*, p. 44.

(45) Lebel R. — *Op. cit.*, p. 77.

(46) En effet, cette para-littérature se trouve également en Amérique où l'arme à feu et l'alcool jouent le même rôle archétypal dans l'exploitation de la crédulité indigène par les civilisés.

(47) Cité par Ageron Ch. R. — *Op. cit.*, p. 52-53.

(47 bis) J.-L. Joubert parle avec raison de « rationalisations délirantes des idéologues racistes », Joubert J.-L., *Op. cit.*, p. 4 : « Le discours que tient l'Occident sur Madagascar vise à déposséder les Malgaches d'eux-mêmes. Il s'agit de nier leur réalité autonome et de brouiller leur voix [...]. Dans l'imagerie européenne — mirages coloniaux, mythologies voluptueuses de l'île heureuse, rationalisations délirantes des idéologues racistes, etc. — les Malgaches ne peuvent être qu'objets, figés dans leur rôle de colonisés, éléments du décor, marionnettes ou masques sur lesquels l'Occidental projette ses chimères. Pour que l'Europe leur reconnaisse une existence, il faut et suffit que Madagascar ne soit pas Madagascar et que les Malgaches ne soient plus des Malgaches, mais un miroir reflétant l'image fascinante de rêves peut-être interdits. L'exotisme n'est que l'envers de l'ethnocentrisme. »
Bien que sa critique de l'exotisme n'aille pas aussi loin que celle de Joubert, Lebel explique et commente clairement cette idée de

racisme : « La réalité importe peu, elle serait même parfois gênante, car elle choquerait de très vieux préjugés. Ce qui intéresse, c'est le pittoresque, les curiosités de surface, les étrangetés, le dépaysement, et des personnages et des situations non pas conformes à la vérité, mais tels que le lecteur métropolitain s'imaginerait qu'ils sont. Commercialement, l'auteur a raison, mais ce qui est purement commercial est toujours très triste. » Lebel R. — *Op. cit.*, p. 80.

(48) Cité par Lebel, *Op. cit.*, p. 83.

(49) Dumeray R. — « Compte rendu de Vasanga, études de mœurs malgaches par L. Huot » in *Revue de Madagascar*, n° 4, 10 octobre 1899, p. 278.

(50) Belrose-Huyghues V. — Présentation de l'ouvrage *Un culte de possession à Madagascar, le Tromba* de J.-M. Estrade, in *Omalysy Anio*, revue d'études historiques, Département d'Histoire, Université de Madagascar, n° 9, janvier-juin 1979, p. 188.

Favait fait que contraint par le chef de son village, un cinquième honneur représentant le gouvernement hova à Tanantara. » Huot L. *Vasanga, études de mœurs malgaches*, Paris, Société d'éditions littéraires, 1898, p. 34;

superstitieux :

« Les Malgaches s'imaginaient que le génie des nuits, jaloux de l'éclaboussante clarté de la lune, cherchait à l'envelopper, à l'étouffer dans un ténébreux linceul; les musulmans croyaient qu'un animal fantastique s'était jeté sur elle et la dévorait. Tous redoutaient un cataclysme épouvantable : les mahométans couraient à leur mosquée pour supplier Dieu de leur venir en aide; les Malgaches n'ayant pas de religion précise allaient bien vite se cacher chez eux. » Huot L. *Op. cit.*, p. 24;

superficiel :

« La manie du bavardage est commune à tous les Malgaches, oubliant avec une légèreté d'enfant leur préoccupation première, le motif pourtant si pressant du conseil de famille. » Dumeray R. *Op. cit.*, p. 44;

ennemi de ses compatriotes des autres tribus :

« De l'ouest et du sud, viennent les Bares avec leurs coutelas, leurs sagaies et leurs fusils; du nord les Ambaniandros avec leurs papiers : dénonciation, pièces à procès, assignations et sentences. Et je ne sais lesquels sont encore les plus à craindre. » Dumeray R. *Op. cit.*, p. 43.

« [Les Antamerinos] s'attaquent bien quelquefois aux étrangers possédant des établissements sur la côte, mais leurs véritables ennemis sont les Hovas, ces conquérants rapaces et cruels qui ont su s'établir en maîtres dans le pays et en accaparer toute la richesse. C'est contre eux qu'ils exercent avec une audace inouïe leurs incessantes dépradations, jusqu'à Tananarive, jusqu'au palais de la Reine. Toutes les autres tribus malgaches vénèrent ces brigands, leur offrent en cachette l'hospitalité dans leur village, parce que les Antamerinos du sud sont, avec les Sakalaves de l'ouest, les seuls ayant toujours refusé de reconnaître l'autorité hova, et osant encore lui faire, les armes à la main, une résistance acharnée. » Huot L. *Op. cit.*, p. 19.

bibliographie

I. Écrits et notes publiés par Bastard (1) :

1. « De la baie de Saint-Augustin à Midongy », *Notes, Reconnaissances et Explorations*, 2^e année, 3^e vol., 13^e livraison, 31 janvier 1898, p. 85 à 91. L'auteur signe à cette époque : « Explorateur du Muséum d'Histoire Naturelle ».
2. « Voyage chez les Sakalaves du sud-ouest et chez les Baras », *Comptes rendus des séances de la Société de Géographie*, 3 juin 1898, p. 275 à 281 avec carte.
3. « Mœurs sakalaves : cérémonies funèbres », *A travers le monde*, t. III, 17 avril 1897, p. 120 à 124 et gravures.
4. « Quelques mots sur une mission à Madagascar », *Bulletin du Muséum d'Histoire Naturelle*, juin 1898, p. 248 à 251.
5. « Voyage dans la vallée du Bas Mangoky et à travers le Fiherenana (3 au 29 octobre 1896) », *Bulletin du Comité de Madagascar*, septembre 1898, p. 433 à 441; novembre 1898, p. 536 à 548; janvier 1899, p. 5 à 14; juin 1899, p. 257 à 264 avec carte. (Résumé par H. Déhéraïn dans la *Revue Générale des Sciences*, 28 février 1900, p. 170 et 171.)
6. « Exploration au sud de l'Onilahy », *Notes, Reconnaissances et Explorations* (signé « Bastard, chargé de mission »), 3^e année, 5^e vol., 27^e livraison, 30 septembre 1899, p. 351 à 359.
7. « Mission chez les Mahafalys (deuxième voyage) », *Notes, Reconnaissances et Explorations*, 3^e année, 5^e vol., 28^e livraison, 31 décembre 1899, p. 489 à 505. Ce travail est accompagné d'une carte coloriée mentionnant l'itinéraire et qui marque les limites des royaumes des M'Panjaka Mahafaly (Refotaka, Tsibasy, Tsiverenga, Tsiampony, etc.).
8. « Le pays Mahafaly », *Bulletin du Muséum d'Histoire Naturelle*, novembre 1899, p. 323 et 324.
9. « Chez les Mahafalys », *La Géographie*, février 1900, p. 160 à 161.
10. « Lettre datée d'Ambolisatra le 20 décembre 1899 (Découverte d'ossements fossiles) », *Bulletin du Muséum d'Histoire Naturelle*, 6 février 1900, p. 64 et 65.
11. « Mission chez les Mahafalys en 1899 », *Revue de Madagascar*, 1900, novembre, p. 697 à 711, décembre, p. 773 à 790, janvier 1901, p. 1 à 26, avec gravures. Un compte rendu sommaire de ces écrits a été publié par Grandidier dans *La Géographie*, février 1900, p. 160 et 161, avec carte d'itinéraire.
12. « Les mémoires d'un roi Bara », *Revue de Madagascar*, novembre 1904, p. 385 à 407, décembre 1904, p. 495 à 508, 1905, n° 3, mars, p. 233 à 246 et n° 4, avril, p. 321 à 354. Ce travail est une pénétrante étude de psychologie indigène et est illustré de gravures extraites des aquarelles de l'auteur. Un compte rendu a été fait par Frédéric Lemoine dans *La Géographie*, 15 décembre 1904, p. 405 et 406.
13. « Ianapaka, chef Bara », *Revue de Madagascar*, 1907, n° 6, p. 269 à 271, et n° 7, p. 317 à 327, gravure par Bastard.

2. Ouvrage sur Bastard :

1. POISSON H. — Eugène Bastard. Naturaliste et administrateur colonial (1865-1910), Contribution à l'histoire des voyageurs naturalistes du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris à Madagascar et aux îles voisines, Tananarive, Imprimerie moderne de l'Emyrne, Pitot de la Beaujardière, 1940, in-4°, 12 p.

3. Ouvrages d'histoire littéraire et travaux divers :

1. ASTIER-LOUTFI M. — Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française (1870-1914), Paris-La Haye, Mouton, 1971.
2. AGERON Ch. R. — France coloniale ou parti colonial ?, Paris, P.U.F., 1978.
3. BEKOMBO M. — « Littérature et profils nègres », in *Recherche, Pédagogie et Culture*, n° 33, janvier-février 1978.
4. BRAHIMI D. — Voyageurs français du XVIII^e siècle en Barbarie, thèse de doctorat d'État de l'Université de Paris III, Paris, H. Champion, 1976, 755 p.
5. GRANDIDIER A. — Mœurs des Mahafalys, Paris, Imprimerie Paul Dupont, 1899, extr., p. 1 à 8.
6. JOUBERT J.-L. — « Une île imaginaire, Madagascar vu par les Européens », *L'Afrique littéraire et artistique*, n° 34, décembre 1974, p. 2 à 13.
7. KAUFMANN H.D. — Madagascar et ses romanciers, mémoire de maîtrise de lettres modernes, Tananarive, 1973, 114 p.
8. KOEGLER M.-C. — Madagascar à travers le roman colonial (1895-1960), mémoire de maîtrise d'Histoire, Tananarive, 1971, XVI + 175 p.
9. LANSON G. — Histoire de la littérature française, remaniée et complétée pour la période 1850-1950 par TUFFRAU P., Paris, Hachette, 1959, XVIII + 1441 p.
10. LEBEL R. — Histoire de la littérature coloniale en France, Paris, Librairie La Rose, 1931, 236 p.

(1) Liste relevée dans POISSON H. — Eugène Bastard. Naturaliste et administrateur colonial (1865-1910), Tananarive, Imprimerie Moderne de l'Emyrne, Pitot de la Beaujardière, 1940, p. 11 et 12.